



## Contes glacés

*Jacques Sternberg*



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES





## Contes glacés

*Jacques Sternberg*



FÉDÉRATION  
FRANÇAISE DE LA LECTURE

« Le dernier survivant de l'humanité est assis  
dans un fauteuil. On frappe à la porte. »

J. Sternberg



## La photographie

Cette photographie-là, soigneusement collée sur du contreplaqué, envahissait tout un mur et elle représentait un lac, d'ailleurs assez banal, pas tellement pittoresque en fin de compte.

Sur le lac, on voyait une barque, perdue au loin, minuscule.

L'homme mit longtemps à se rendre à l'évidence : la barque, de semaine en semaine, grandissait.

C'est ainsi. Inexorablement, se déplaçant dans un espace-temps impossible à définir, la barque grandissait parce qu'elle avançait sur le lac, venant de quelque lointain rivage, se dirigeant vers le bord extérieur de la photo.

Un jour, l'homme put distinguer qu'il y avait deux personnages dans la barque. L'un ramait, l'autre attendait.

Et, un mois plus tard, il put discerner d'autres détails. Celui qui ramait avait les bras nus, ce qui ne surprenait guère. Mais celui qui attendait, celui-là semblait regarder avec insistance vers la chambre et, sur ses genoux, il y avait un fusil dont le canon également regardait la chambre.

## Les revenants

Un jour, ils revinrent sur Terre.

Ils nous apprirent que nous n'étions ni des animaux, ni des purs esprits, ni des êtres humains. Mais des robots.

Des robots de chair, car ils avaient utilisé cette matière pour nous fabriquer. Ils nous avaient d'ailleurs façonnés à leur image, mais très grossièrement, à la hâte, sans figurer les détails. Eux seuls étaient les êtres humains de cette planète. Ils l'avaient d'ailleurs quittée depuis bien longtemps. Ils nous l'avaient laissée. Parce qu'ils étaient indolents et qu'ils nous avaient conçus industriels, travailleurs gavés de conscience professionnelle et d'ambition. Pendant des siècles, nous avons été, à notre insu, les métayers de leur Terre.

Mais ils étaient revenus.

Et dans leur regard atone qu'ils nous accordaient, il n'y avait ni reconnaissance ni indulgence.

## La fuite

Ils venaient d'un monde perdu au plus profond des galaxies. Débarquer sur Terre était le but de leur voyage.

Leur astronef se posa, en souplesse, en silence, en plein centre d'un effrayant vacarme : ils avaient débarqué au centre d'un théâtre d'opérations au Vietnam.

Ils repartirent immédiatement, sans demander leur reste. Ils ne revinrent plus jamais.

## La conquête

Les Fulgriens furent les premiers à débarquer sur Terre.

Ils n'eurent aucun mal à vaincre les Terriens. Ils avaient plus de dix siècles d'avance sur leur civilisation. Leur supériorité était si grande que cette invasion fut presque pacifique et que la conquête de la planète ne fit pas couler beaucoup de sang. La Terre capitula et délégua des militaires très gradés pour discuter avec les Fulgriens des conditions de cette reddition. Mais quand les Fulgriens entendirent pour la première fois le langage, à la fois simplet et pompeux, solennel et ridicule, des Terriens, ils n'en crurent pas leurs oreilles. Ils restèrent sans réplique, ne signèrent rien, et ils ne revinrent plus jamais sur ce monde de simples d'esprit qu'ils auraient pu annexer.



## Les doubles

Depuis qu'on avait inventé le miroir, l'homme avait eu le temps de penser à son reflet, il avait même eu le temps de le contempler, de le vénérer. Il avait toujours eu pour son reflet toutes les indulgences et même toutes les adulations.

Il avait tort. Mais il n'eut pas le temps de méditer cette erreur. C'est, en effet, par les miroirs que les êtres d'un autre monde envahirent la Terre. Soudain, tous, en même temps. Ce que les hommes avaient toujours pris pour un simple reflet de leur personne n'était en réalité que leur double. Un double étranger qui n'attendait que des ordres venus d'ailleurs. Ils vinrent un jour. Et cette invasion ne laissa que peu de survivants parmi les Terriens. Trop peu de survivants pour tirer la morale de cette histoire sans morale.

## Les chats

On s'était si souvent demandé, et depuis si longtemps, à quoi les chats pouvaient bien penser.

Tapis au plus profond de leur solitude, enroulés autour de leur chaleur, comme rejetés dans une autre dimension, distants, méprisants, ils avaient l'air de penser, certes.

Mais à quoi ?

Les hommes ne l'apprirent qu'assez tard. Au XXI<sup>e</sup> siècle seulement.

Au début de ce siècle, en effet, on constata avec quelque étonnement que plus aucun chat ne miaulait. Les chats s'étaient tus. On n'en fit pas un drame. En fin de compte, les chats n'avaient jamais été tellement bavards : sans doute n'avaient-ils vraiment plus rien à dire à présent.

Puis, plus tard, on releva un autre fait.

Plus singulier celui-là, beaucoup plus singulier : les chats ne mouraient plus.

Quelques-uns mouraient évidemment par accident, écrasés par un véhicule, le plus souvent ; ou emportés en bas âge par quelque maladie particulièrement pernicieuse. Mais les autres évitaient la mort, lui échappaient, comme si cette fatale échéance n'avait plus existé pour eux.

Cette énigme, personne ne la perça jamais.

Leur secret était simple, pourtant. Les chats, depuis qu'ils étaient sur terre, n'étaient jamais sortis de leur indolence native pour accomplir, comme les hommes, mille petits tours savants. Ils n'avaient jamais rien construit, pas même leur niche. Ils avaient toujours laissé les hommes s'occuper de leur sort, leur procurer la nourriture, le confort et la chaleur artificielle. Eux, libérés de tout, avaient toujours vécu dans une sorte d'hibernation idéale, bien dosée, parfaitement mise au point, ne songeant qu'à mieux se concentrer, douillettement lovés dans leur bien-être.

Les chats avaient eu beaucoup de temps pour penser. Ils avaient beaucoup pensé. Mais alors que les hommes pensaient à tort et à travers, au superflu de préférence, les chats, eux, n'avaient pensé qu'à l'essentiel, sans cesse, sans se laisser distraire. Ils n'avaient médité, inlassablement, au cours des siècles, qu'un seul problème.

Et, à force d'y penser, ils l'avaient résolu.

## La serre

On appelle ainsi le quartier ouest de la ville.

Les immeubles sont tous identiques dans ce quartier, tous faits de gigantesques verrières soutenues par des poutres d'acier. Un vaste plafond remplace le ciel, affichant éternellement un temps gris avec une menace constante d'une pluie qui ne tombera jamais. Tout a été climatisé, tout est artificiel, la température est constante et l'air remplacé de jour comme de nuit par une chaleur pharmaceutique, une atmosphère de pièce surchauffée par de puissants radiateurs invisibles. La lumière règne comme la chaleur, uniforme, stagnante, accablante. Dans la serre, il n'y a pas de verdure, mais les hommes remplacent la végétation.

Les habitants de cette zone sont en effet tous chômeurs, obligatoirement chômeurs à perpétuité et entretenus par l'administration. Ils sont logés sans frais, sans taxes, dans de vastes cellules entièrement vides. Les repas sont livrés gratuitement à domicile à des heures régulières.

L'homme est débarrassé de tout souci, de toute hantise de lutte pour l'existence. Tout lui est épargné, rien ne lui est laissé à charge. Si ce n'est la vie. L'attente de la fin. Il survit ainsi et chaque soir ne peut lui apporter que la stricte certitude de vivre une journée identique à toutes les autres déjà vécues.

Tout imprévu a été supprimé. En aucun cas, jamais, il ne peut y avoir d'incident ou de changement.

L'habitant, même quand il sort, se retrouve dans la température toujours subie, dans la même lumière, dans une rue dont le décor désert est celui de tous les intérieurs. Il n'y a plus d'actes à tenter, plus de moyens de tenter, plus d'objets avec lesquels tenter, plus aucune possibilité.

Et même s'il existait une possibilité, personne ne pourrait plus la saisir ; les habitants de ce quartier sont depuis longtemps devenus des êtres inertes et flasques, des bulbes de chair rose qui enflent lentement, qui finiront par se ressembler tous entre eux et sont réduits définitivement à leurs fonctions essentielles : naître, manger, dormir, concevoir une fois par an, se faner et crever au crépuscule de l'inertie, comme des plantes géantes dont ils forment déjà une ramification nouvelle sous l'étiquette « Espèce humaine – Famille des parasites ».



## Le voyageur

Il y avait 40 ans qu'il cherchait.

Il allait trouver, il trouvait, il trouva.

Après y avoir consacré son passé et son avenir, sa fortune et sa carrière, il venait en effet de trouver le moyen de voyager dans le Temps.

Lui seul avait trouvé.

Un seul voyage d'une heure, voilà ce qui lui avait été accordé par la gigantesque machine qu'il avait réussi à mettre au point.

Et ce voyage, il le savait également, ne pouvait être que le dernier. Après cette unique expérience, la machine exploserait.

Haletant, il abaissa la manette.

Inutile de penser à l'année dans laquelle il voulait débarquer. Il n'avait pas le choix. La machine seule l'avait, et elle choisirait au hasard. Dans le passé ou dans l'avenir. Il n'en savait rien.

Il y eut un éclair.

Le compteur marqua 1<sup>er</sup> janvier 1667.

L'homme accusa une terrible déception. Tant d'efforts pour débarquer dans ce siècle qu'il détestait par-dessus tout !

La déception devint angoisse quand il comprit qu'il était dans une salle de théâtre. Lui qui avait horreur du théâtre.

Puis, comme la foudre, la stupeur le gagna, le paralysant dans une bouffée de nausée : il était à la Comédie-Française.

On y donnait *Phèdre*.

Depuis 1973, rien n'avait changé.

## Le dénouement

Il en avait vu des mondes et des galaxies, depuis la fin du XXIII<sup>e</sup> siècle.

Des frontières ténébreuses de notre système solaire aux abîmes de l'insondable, il avait été partout. Et toujours il en était revenu sain et sauf.

Jusqu'au jour où, par hasard, il tomba sur une planète, que seul un auteur d'anticipation avait imaginée. Il la trouva lugubre et nocive, pleine de pièges et d'horreur. Mais admettant le cauchemar, il comprit que jamais il ne pourrait s'en évader : la nouvelle dans laquelle figurait cette planète imaginaire avait été abandonnée par l'auteur depuis bien longtemps. Inachevée, privée de dénouement.

## La créature

Comme c'était une planète de sable fin, de falaises dorées, d'eau verte et de ressources naturelles complètement inexistantes, les hommes avaient décidé d'en faire un monde de tourisme enchanteur, sans chercher à exploiter ou à creuser un sol d'ailleurs stérile.

Les premiers pionniers y débarquèrent en automne. Ils y construisirent quelques stations balnéaires faites de cabanes pour milliardaires style Club Méditerranée et, quand l'été arriva, ces villages de fortune pouvaient déjà recevoir des milliers d'estivants. Il en arriva deux mille, cet été-là. Ils passèrent plusieurs semaines de charme à se dorer aux trois petits soleils de ce monde, à s'extasier devant ses paysages, son calme, son climat et le fait reposant que cette planète ne recélait ni insectes, ni carnivores, ni poissons redoutables, ni aucune forme de vie animale.

Puis, le 25 août, à l'aube arriva l'événement : en une seule goulée, en quelques secondes, la planète avala tous les estivants en même temps.

La planète, en effet, ne recélait pas d'autres formes de vie que la sienne : elle était la seule créature de ce monde. Et elle aimait beaucoup les êtres vivants, les humains en particulier. Mais elle les aimait bronzés, polis par l'eau et le vent, chauds et bien cuits.

## La vérité

Quand enfin, au XXII<sup>e</sup> siècle, les premiers extra-terrestres débarquèrent sur la planète Terre, ils furent assez étonnés de voir que cette planète était verte.

Étonnés, mais effrayés surtout.

Et comme ils ressemblaient aux hommes comme des frères, ils leur révélèrent un secret qu'ils avaient percé depuis bien des millénaires : ce qui provoquait l'usure des cellules, c'était la couleur verte, rien d'autre, rien de plus. Le vert signifiait la vieillesse, la fin, la mort à brève échéance.

On avait pourtant toujours dit aux hommes que la nature était leur pire ennemi. Mais les hommes ne comprenaient jamais rien. Surtout pas l'essentiel.

## L'énergie

Il avait débarqué sur un monde inconnu habité par des êtres larvaires, à peine capables de se mouvoir, dotés de membres atrophiés et difformes.

Il ne comprit jamais pourquoi tous ces êtres mouraient dès qu'il approchait d'eux. Brutalement, sans exception, dans un rayon de quelques mètres.

La vérité était pourtant simple : pour ces êtres sans aucune vitalité et sans la moindre énergie, un être humain représentait une force redoutable. Une force radio-active plus dangereuse qu'une bombe et qui, fatalement, tuait sur le coup.

Les textes présents dans cette plaquette sont issus du recueil *Contes glacés* publié par les éditions Mijade en édition abrégée et intégrale.

*Contes glacés*, Jacques Sternberg, édition abrégée, choix de textes établi par Joseph Duhamel, Namur, coll. « Zone J », Mijade, 2008.

*Contes glacés*, Jacques Sternberg, édition intégrale, Namur, coll. « Romans », Mijade, 2009.

Cette plaquette Fureur de lire est éditée en collaboration avec la BiLA. La Bibliothèque des Littératures d'Aventures, spécialisée dans les littératures de genre (policier, fantastique, sentimental, science-fiction...), est un centre de conservation et de formation de la commune de Chaudfontaine subsidié par la Fédération Wallonie-Bruxelles.



[www.bila.ink](http://www.bila.ink)

**Cette plaquette est publiée et diffusée  
dans le cadre de la Fureur de lire.  
Elle est disponible sur demande :  
[fureurdelire@cfwb.be](mailto:fureurdelire@cfwb.be) | [www.fureurdelire.be](http://www.fureurdelire.be)**

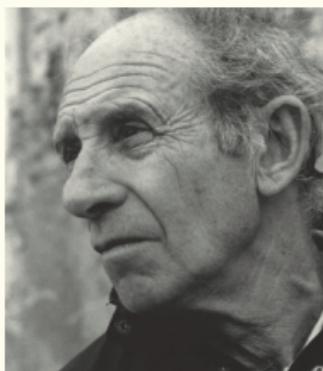
Copyright : Jacques Sternberg (2023)

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles  
Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen  
Service général des Lettres et du Livre  
Fédération Wallonie-Bruxelles  
Bd Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles

Dépôt légal : D/2023/7823/11  
ISBN : 978-2-930964-86-7



Jacques Sternberg est né en 1923 à Anvers et mort en 2006 à Paris. Amateur de bateau à voile et de VéloSoleX, anarchiste dans l'âme, Jacques Sternberg a été, entre autres, directeur de collection, scénariste pour le cinéma, acteur, essayiste, anthologiste. Il est l'auteur de plusieurs romans et de très nombreux récits brefs en lien avec la science-fiction et le fantastique. Il est ainsi le nouvelliste le plus prolifique du XX<sup>e</sup> siècle en langue française.



**Du même auteur :**

*L'employé*, Bruxelles, Espace Nord, réédition, 2021.

*Futurs sans avenir*, Perros-Guirec, le Bateau ivre, 2019.

*Vivre en survivant : démission, démerde, dérive*,  
Perros-Guirec, le Bateau ivre, 2017.

*Ailleurs et sur la Terre : contes de science-fiction*, Namur,  
Mijade, 2011.

*Sophie, la mer et la nuit*, Paris, Albin Michel, 2010.

*Contes glacés*, éd. intégrale, Namur, Mijade, 2009.

*La boîte à guenilles*, Paris, la Table ronde, 2008.

*Le délit*, Strasbourg, la Dernière goutte, 2008.

*Manuel du parfait petit secrétaire commercial*,  
illustrations de Soro, Bruxelles, Labor, 2006.

